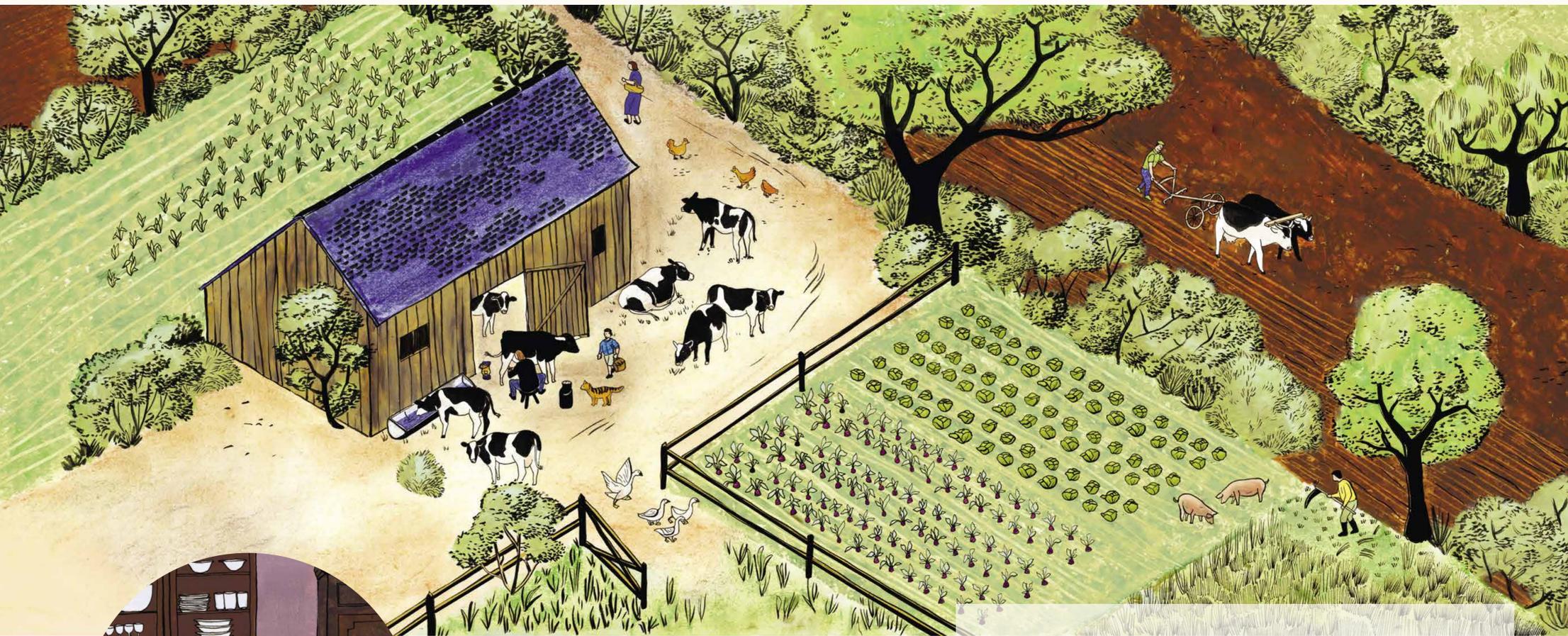


LA FERME DU MENHIR-DE-L'ABBÉ



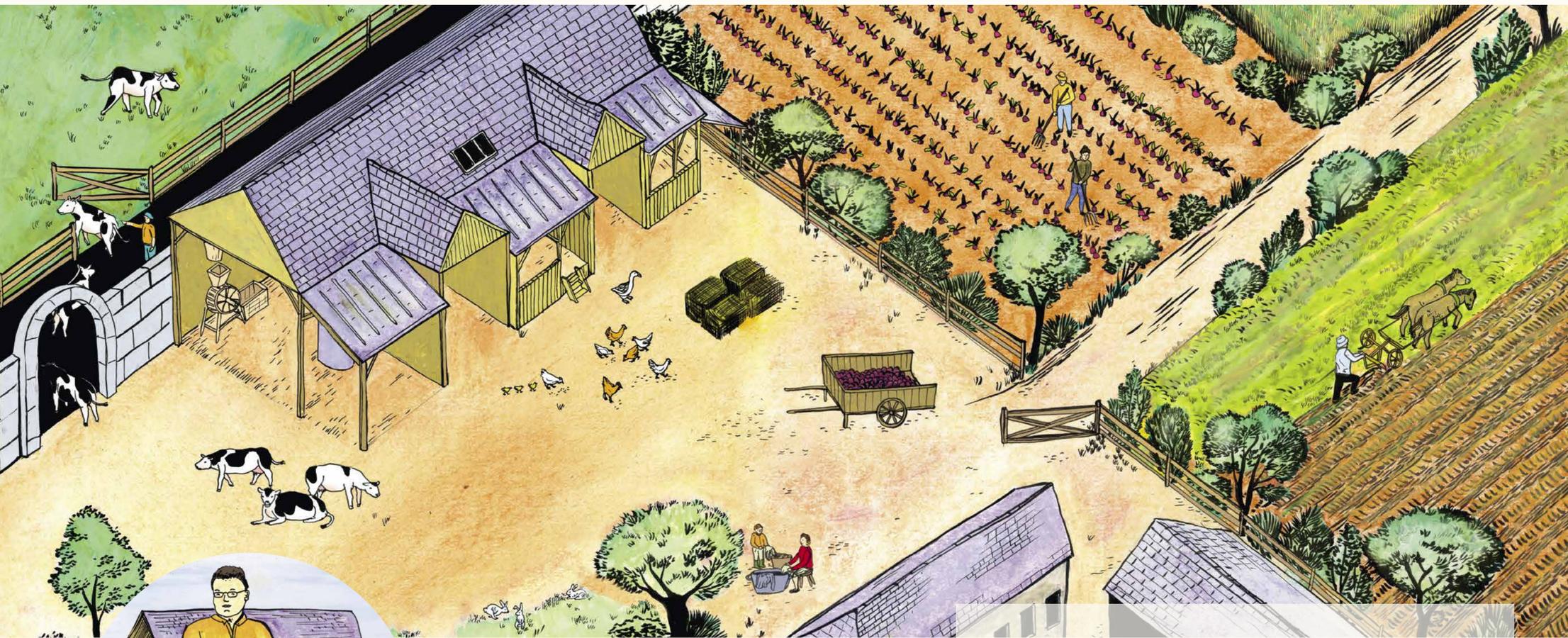
MARIE-THÉRÈSE

Marie-Thérèse a étudié pour devenir institutrice. Comme son frère n'a pas voulu reprendre la ferme de ses parents, elle s'y est installée comme agricultrice avec son mari Louis. Le remembrement des années 1960 leur a permis de rassembler les toutes petites parcelles pour les agrandir. Ils ont pu récupérer davantage de champs et de vaches. Tandis que Marie-Thérèse s'occupait de la traite des vaches et de la comptabilité, Louis travaillait dans les champs et les prairies. Pour vendre leur lait, Louis a créé une coopérative avec d'autres paysans voisins. Ils se sont aussi regroupés pour acheter un tracteur à plusieurs. Mais, avec le temps, la coopérative n'a plus pris en compte l'avis des agriculteurs. Louis a commencé à s'en éloigner et a arrêté d'acheter les engrais de la coopérative. Comme Alphonse, il a dû utiliser un fauteuil roulant suite à des problèmes de genoux. Marie-Thérèse a repris la ferme à son nom. À présent, elle aussi a les genoux abîmés.



« J'avais cinq ans quand la Seconde Guerre mondiale a éclaté. Ici, on n'a pas souffert comme à la ville. Les gens vivaient de leurs produits : le lait, le beurre, le cochon, le pain. Les laiteries de la ville venaient récolter notre lait. Mes parents vendaient les veaux au boucher et le beurre à un épicier. C'était un peu l'ère préhistorique, l'électricité est arrivée en 1956. Ma mère l'a attendue toute sa vie. Avant, on s'éclairait à la bougie, puis on nous a installé une lampe à gaz. On l'allumait le soir pour faire les devoirs. Avec mes frères et soeurs, nous faisons quatre kilomètres à pied, environ cinquante minutes de marche, pour aller à l'école au bourg de Saint-Just. L'électricité a apporté un certain confort, on voulait acheter de nouvelles choses. Mais il fallait de l'argent, alors les jeunes partaient à la ville pour travailler. »

LA FERME DU PETIT-LOUVRE



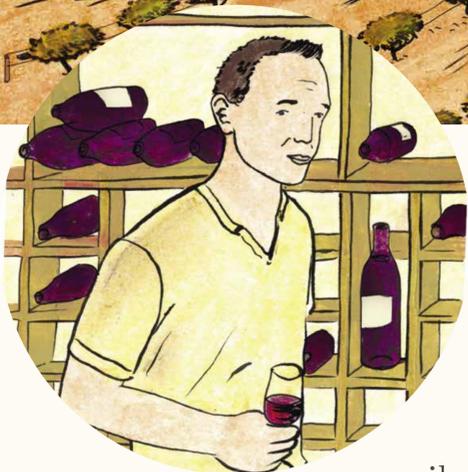
MARC

Marc est fils unique. Après une enfance à la ferme, il a suivi la voie de ses parents et a repris leur exploitation en 1980. Pendant quelques années, Marc et sa femme Martine ont élevé des boeufs pour les vendre à un boucher, puis ils ont décidé de cultiver uniquement des céréales sur cent cinquante hectares. Il ne restait alors plus que des poules et quelques lapins : ses parents avaient arrêté la vente du lait, du beurre et des oeufs. Marc a réduit la quantité de produits chimiques qu'il utilisait : il a choisi l'agriculture raisonnée. Tout autour de la ferme, les champs avaient laissé place, quelques années auparavant, aux zones industrielles, aux maisons, aux routes et à la ligne TGV. Marc a dû racheter des champs plus loin. Les fermes de la ville ont disparu. Certains agriculteurs ont construit des bâtiments agricoles à l'extérieur de la ville.



« Mon père a travaillé dans les champs dès l'âge de quatorze ans. Au départ, la ferme était en polyculture, c'est-à-dire que mes parents cultivaient plusieurs choses : du blé, de l'avoine, de la luzerne, de la betterave, des pommes de terre... Ils avaient aussi de nombreux animaux. Après la guerre, ils faisaient déjà de la grande culture de blé. Notre région, la Brie, a toujours été le grenier de la France. Dans les années 1960, ma mère a eu un problème de santé, aussi ont-ils arrêté de vendre du lait, des oeufs, des poules et des veaux. À cette même époque, les prés où j'emmenais les vaches quand j'étais petit, de l'autre côté de la route, ont été vendus. Ils sont devenus la première zone industrielle. Comme mon père n'était pas encore propriétaire, il n'a rien pu dire. »

LE DOMAINE DES SCHISTES



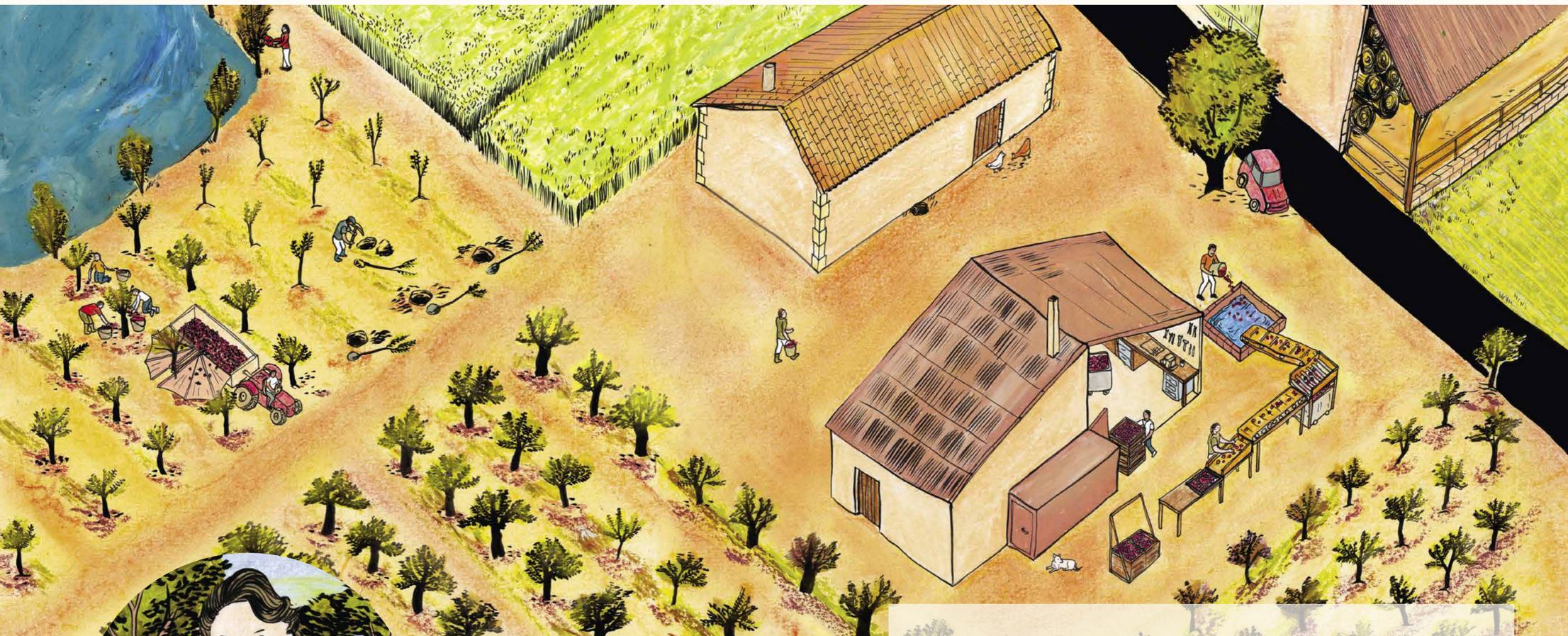
MICKAËL

Pour Mickaël, la question ne se posait pas : il a toujours voulu faire du vin, du très bon vin. Enfant, pendant les vacances, il aidait pour les vendanges. Travailler sur les terres de sa famille est aussi important. S'il utilise le tracteur, il écoute les conseils des anciens pour tailler, labourer ou faire des cultures d'hiver entre les vignes. Le domaine des Schistes se trouve dans une région très sèche et très pentue. Il faut s'adapter et trouver un équilibre entre le travail à la main et le travail avec les machines. Mickaël aimerait ranimer cette région et lutter contre les parcelles en friche. Pour l'instant, il plante des haies d'arbres locaux.

« Mon but a toujours été de faire des vins hors normes. Pour moi, il fallait aller plus loin que l'agriculture biologique pour faire de bons vins. Tous ceux qui s'installent sont en bio maintenant. La vente du vin est liée à son histoire, sa valorisation. Mes grands-parents n'ont pas compris quand on a arrêté d'utiliser des désherbants. C'était fou pour eux, on allait revenir au travail pénible qu'ils avaient connu. Pour eux, une vigne devait être sans herbe. Avant, il y avait des prairies pour les chevaux et les troupeaux de brebis. Le crottin était utilisé dans les vignes. Nous essayons de faire revenir des troupeaux. Nous plantons aussi des oliviers, des amandiers, des arbres d'ici pour favoriser la biodiversité et apporter de l'ombre. »



LA FERME DE GROSSE-PIÈCE



JOSIANE

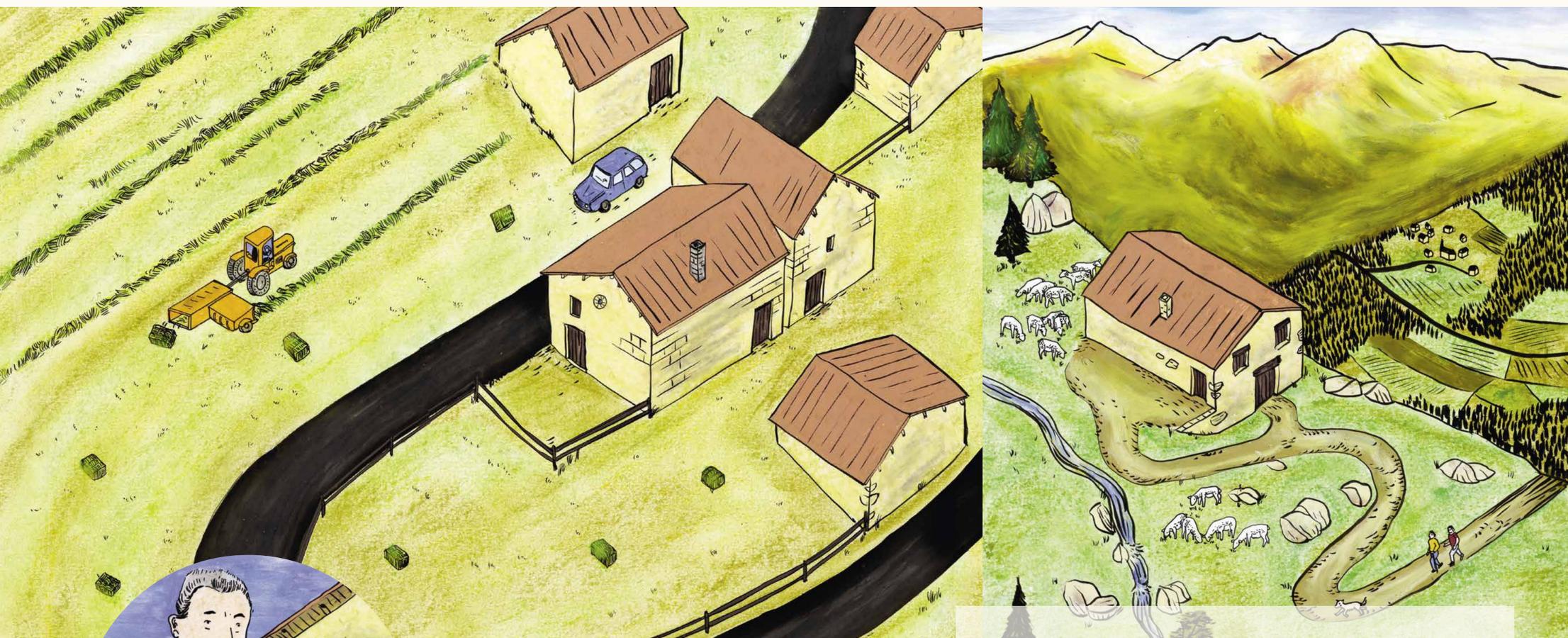
Josiane a grandi la tête dans les pruniers. Elle a toujours aidé ses parents.

À quatorze ans, elle devait finir de faire les foins avant de pouvoir retrouver ses amis. À trente-deux ans, elle est revenue sur les terres familiales et s'est installée à Falgueyrou pour prendre la suite de ses parents. Pour l'occasion, Lucien a voulu agrandir encore la ferme pour atteindre cent vingt hectares. Josiane a appris à s'occuper des arbres avec son père. Mais, petit à petit, elle a arrêté d'utiliser des pesticides chimiques. Elle voulait faire attention à sa santé et à sa production, pour ne pas gaspiller. Elle a acheté du nouveau matériel, dont une enclayeuse pour pouvoir récolter les prunes toute seule. Elle continue de s'occuper de ses vergers, sur la même surface qu'à ses débuts.



« J'ai vu mes grands-parents cassés par le travail, j'ai vu mes parents souffrir. Tous ont eu une vie difficile. Nous avons tous cet amour de la terre, mais nous avons aussi connu beaucoup de souffrances. Alors c'est un peu sacré, il fallait protéger le travail des générations précédentes. Quand je suis arrivée, l'exploitation était bien trop grosse. Avoir une si grande ferme, c'était le rêve de mon père. Je me suis endettée pour tout racheter. J'ai travaillé avec mon père, c'est lui qui m'a appris le métier. Des produits chimiques, j'en ai épandu. J'étais malade à chaque fois, même en me protégeant. J'ai vu mon père aller aux urgences. Aujourd'hui, mon père comprend ce que je fais, le passage au bio, mais il trouve que je vais parfois trop loin. Moi, je suis heureuse de mon verger. L'agriculture, c'est une activité assez ingrate malgré tout. Cela demande beaucoup de travail et ne donne pas beaucoup de résultats. Heureusement, il y a une vraie solidarité familiale. Si quelqu'un a besoin, tout le monde vient aider. »

LA FERME DU FARDELIER



NOËL

Né au Mollard dans la maison familiale, Noël a grandi avec les animaux. Alors qu'il n'avait que trois mois, sa mère l'a mis dans un panier sur le dos d'un mulet pour monter à l'alpage. Plus grand, il passait l'été à garder les vaches. Devenu adulte, comme les autres habitants du hameau, Noël a quitté le Mollard pour aller travailler à l'usine Renault. En même temps, avec sa femme Geneviève, il s'occupait de son troupeau de brebis, qui avait appartenu à sa mère. Puis, après le train et les usines, l'autoroute est arrivée dans la vallée. La bergerie de Noël a été rasée, et il a vendu nombre de ses brebis. En 2006, Noël a pris sa retraite, il est remonté vivre avec Geneviève au Mollard. Les arbres étaient revenus près des villages. Il a dû débroussailler les prés abandonnés alentour pour installer ses quinze brebis. Aujourd'hui, il aide sa fille, pour son plus grand plaisir.



« Moi, je suis né dans les vaches, j'ai toujours eu des bêtes. Quand on est né là-dedans, c'est dur d'arrêter. Mes parents et mes grands-parents travaillaient beaucoup. Mais, à mon époque, on ne pouvait plus faire comme avant. Soit on modernisait, soit il fallait tout arrêter. Vers 1975, on a investi dans du matériel. Après ça a été vite. Ça a été trop vite même. Avant, il fallait deux mois pour faire les foins. Avec les machines comme la botteuse, c'était beaucoup plus rapide. Je pouvais commencer à travailler à 6 heures à l'usine, et parfois je finissais à 21 heures.

Le matin, Geneviève s'occupait des brebis pendant que les filles dormaient. Il fallait bien une heure le matin et une heure le soir pour s'occuper des brebis. Mais le plus dur, c'était l'usine. On était coincés entre l'usine et l'agriculture. »